

XYZ. La revue de la nouvelle

Soupers d'été

Marie Parent



Numéro 113, printemps 2013

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/68348ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Parent, M. (2013). Soupers d'été. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (113), 39–46.

Soupers d'été

Marie Parent

Maintenant, le paon avait rassemblé son courage, et avançait, à petits pas balancés et saccadés, vers la cuisine. Il penchait la tête de côté et nous fixait de ses petits yeux rouges. Il avait sur la tête une crête de plusieurs pouces, petite aigrette de plumes. Il s'arrêta à quelques pas de la table et nous regarda.

RAYMOND CARVER,
«Plumes», *Les vitamines
du bonheur*

LE SOLEIL dégouttait sur la brique des immeubles de l'autre côté de la ruelle, et toutes les poires du poirier menaçaient de s'écraser sur l'asphalte. Je me suis dit qu'on avait eu une bonne idée de manger dehors. Un morceau de liège flottait dans mon verre. Rachel et son mari tripotaient leurs aubergines, Marie-Ève parlait trop fort et Yannick buvait trop vite. Je regardais ailleurs de temps en temps.

J'apercevais nos voisins qui dévoraient de leur balcon nos assiettes, nos corps jeunes et notre arrogance. Je n'arrivais pas à oublier leur présence ; ne supportant pas d'être ainsi observée, je tournais constamment la tête vers eux.

Yannick me pinçait la cuisse pour me signifier d'être plus concentrée, sois donc attentive à nos invités, tu as l'air d'une enfant. Je gigotais et pouffais de rire dans mon verre, je préférais qu'ils me pensent ivre plutôt qu'ennuyée. Ils m'ennuyaient, nous m'ennuyions, je ne pouvais pas croire que nous soyons si banals à notre âge.

— Êtes-vous sûrs que vous aimez les aubergines... Vous ne les mangez pas...

— Non, non. Oui, oui, bien sûr... Pas d'appétit ce soir. 39

Nous avons étudié, nous vivons dans une grande ville, nous sommes jeunes — c'est notre âge qui m'obsédait —, mais nos vies ressemblent à celles de nos parents. Et nous en sommes contents.

— Marie-Ève, ça se passe bien tes cours de japonais ?

Marie-Ève et Nathan sont nos voisins et notre meilleur couple d'amis. Nous sommes à l'âge d'avoir des voisins qui deviennent un couple d'amis. Mais Marie-Ève était venue sans Nathan. Nous venions d'apprendre qu'ils ne vivaient plus ensemble, alors nous avons perdu nos repères, sont-ils encore nos amis, sont-ils encore nos voisins, sont-ils encore des personnes qui méritent d'être fréquentées. Je crois que je n'avais plus envie de les fréquenter. Mais ce soir-là, un des derniers beaux soirs d'été, je ne voulais pas y penser.

— Nous ne resterons pas tard. Daphné a son premier cours de natation demain matin, a dit ma cousine Rachel.

Rachel, médecin comme son mari, a déjà trois enfants et en veut un quatrième. Je lui ai demandé comment elle trouvait ça, les enfants. Elle m'a regardée drôlement.

— Pourquoi tu me demandes ça maintenant ?

— Je ne sais pas.

— Tu sais que je les adore.

— Oui, mais... Jean-François et toi travaillez beaucoup...

Elle a dit une phrase avec les mots « naturel », « épanouissement », « biologique », « amour profond ». Jean-François la couvait d'un regard tendre. Heureusement, les hippies d'en face sont sortis dans leur cour, et on s'est mis à dire des choses méchantes à leur sujet. Ça a détourné l'attention. Les hippies passent plusieurs heures par jour à brasser de la terre en égrenant des comptines. Toujours à chanter, à racler, à recueillir des chats. Les occupants changent de mois en mois mais perpétuent le même mode de vie. Ils sont la curiosité du quartier, l'objet rare, la bête de foire. Je les observe à leur insu pendant des heures. Et ils sont divertissants : la semaine d'avant, ils avaient dû mettre à la porte un clochard qu'ils hébergeaient. Deux jours plus tard, leur chat Lionel s'était empalé sur la clôture en sautant de la fenêtre. Une semaine noire pour les

hippies. J'avais crié à Marie-Ève de venir voir le chatdovre. Elle n'avait pas ri.

— Quelqu'un veut encore des aubergines ?

C'est là que j'ai eu envie de raconter une histoire. Quand je ne sais pas quoi dire, j'ai toujours une histoire en poche, bien pathétique, pour faire rire les convives. Cette histoire-là était arrivée à l'amie d'un ami, dont on pouvait se moquer sans culpabilité.

« Éric et Nathalie sont chez eux, un soir, quand le téléphone sonne. C'est Nadine, la meilleure amie de Nathalie, qui se fourre constamment dans des situations invraisemblables : cette fois-ci, elle est coincée à Granby parce qu'elle a suivi un amant qui l'a finalement laissée tomber. »

Je raconte pour que ça éclate. Entre nous ou dans nos têtes, c'est selon. Provoquer quelque chose comme un grincement, jusqu'à ce qu'une étincelle jaillisse de nos paroles plates et lourdes. Nos paroles comme des pierres à frotter, c'est ce que je me dis. Pour que ça chauffe.

« Éric et Nathalie ramènent Nadine à Montréal dans leur voiture et passent la soirée à la réconforter. Nadine est passablement perturbée par son aventure en Estrie. La nuit venue, ils la couchent dans leur lit, entre eux, parce qu'il n'y a aucun autre endroit décent où la faire dormir dans leur deux et demi. Vers trois heures du matin, Nathalie est réveillée par des halètements. Nadine est en train de branler Éric. »

J'ai prononcé le mot « branler » avec difficulté. Il est resté suspendu dans l'air un instant avant de disparaître. Je ne suis pas une fille vulgaire. Je suis une fille sage qui dit des mots vulgaires.

« Nathalie blâme Éric, qui rejette tous les torts, expliquant avoir refusé à deux reprises les avances de Nadine : après deux refus, un homme ne se possède plus. Les portes claquent. C'est tout ce que je sais. »

Une bonne histoire pathétique, sans morale. Ils ont ri, sauf Marie-Ève, mais je n'y ai pas fait attention. « Sexe et trahison, ça finit toujours comme ça », a dit Yannick. « Non », j'ai répliqué d'une voix un peu trop forte. On ne savait plus 41

quoi dire. On s'est regardés et on s'est demandé ce qu'on faisait là, en silence, mais on ne se voyait pas ailleurs.

On ne se voyait pas, on ne voyait plus rien, le soleil était tombé et l'ampoule extérieure attirait les maringouins. Il faisait chaud. J'étais soulagée qu'ils ne voient pas mon visage. Au cours de ces soupers, on finit toujours par se raconter des bouts de vies ratées, mettant en vedette les pires perdants. Je crois que c'est notre façon de nous détendre, de nous récompenser. Comme dans ce film romantique avec Julia Roberts où les personnages à la fin d'un souper dépeignent leur vie sous son aspect le plus misérable pour avoir droit à la dernière part de dessert. Mais les vraies gens ne font pas ça. Nous préférons parler des autres. De ceux qui s'entraînent à gâcher leur vie de manière spectaculaire. À l'université, c'est ce que les profs m'ont enseigné, bien sûr pas verbalement, mais dans les rumeurs qui circulaient à leur sujet et dans leurs yeux posés sur les étudiantes. J'ai l'impression d'avoir été formée pour ça : repérer les cons et raconter leurs empêtements. C'est ce qui nous lie, Yannick et moi, nous et nos amis, nous croire meilleurs que les autres. Il faut se le rappeler sans cesse pour survivre.

Yannick aussi voulait raconter une histoire. Nous deux, on fait toujours pareil. C'est bien comme ça.

« C'est un ami de mon père qui travaille pour une compagnie de transport d'argent. Il y a quelques mois, son collègue et lui ont été séquestrés dans leur camion par des voleurs. Le gun sur la tempe et tout... Les voleurs ont tiré sur le gars qui était avec lui mais pas sur lui. Mon père dit qu'il est traumatisé, le genre de symptômes qu'ont les soldats en revenant du front, même si ce n'était pas la guerre, juste un vol. Mes parents l'ont vu il y a quelques jours. Il est changé. Il s'est tenu debout dans l'entrée pendant une heure, pas capable d'entrer dans la maison, je vous le jure. Pour souper, il s'est assis contre le mur, parce qu'il craint que quelqu'un n'arrive par derrière. Mon père ne l'a pas reconnu, mais il dit que c'est normal. Sa propre femme le regarde

On ne disait rien. J'avais des fourmillements dans les pieds et l'estomac lourd. J'essayais d'imaginer cet homme, dans son camion, les yeux bandés, un fusil sur la tempe, qui reçoit du sang plein les cheveux parce que son collègue ne veut pas livrer le million de dollars qu'il est payé pour protéger. Yannick m'avait précisé que l'ami de son père avait refusé de se laver la tête pendant deux jours après l'événement, mais il n'a pas rapporté ce détail à nos amis. C'est pourtant la meilleure partie de l'histoire.

« Peut-être qu'ils vont divorcer. Sylvie, c'est sa femme, dit qu'elle ne comprend rien, c'était quand même un risque relié à son métier. Elle trouve que ça prend du temps, elle est tannée qu'il agisse comme un fou. Mais les médecins, ils ne sont pas capables de dire combien de temps ça va durer. »

J'ai dit : personne n'aimerait avoir un fou dans sa maison. J'ai dit ça mais je ne comprenais pas trop ce que je voulais dire par là. Après j'ai continué de parler, je parlais, je parlais. Toutes sortes de commentaires, des milliers de mots de trop. La parole m'échappait comme si j'avais fait pipi sur ma chaise. J'ai empilé les assiettes et suis allée les rincer dans la cuisine pour me forcer à me taire. Quand je suis revenue, les autres regardaient chez les hippies, pour voir. La cour était sombre, il n'y avait personne. J'aurais voulu qu'un paon sorte de ma gorge, un paon qui aurait fait le tour de la table, nous aurait fixés de ses petits yeux rouges, qu'on puisse s'écrier : comme c'est bizarre ! Mais il n'y avait aucun humain, aucun animal sur qui jeter notre peur. La ruelle était déserte.

Jean-François aime bien lancer des phrases à méditer. Ce soir-là, il nous a dit : « Nous sommes innocents, même si nous savons beaucoup de choses. » Il m'emmerde. Il parle beaucoup trop pour un médecin, c'est inquiétant. Dans la cour d'à côté, Nathan est sorti pour nous saluer. Marie-Ève ne disait rien, ne disait rien parce qu'elle savait que nous n'avions rien à lui répondre. Elle ne vivait plus là depuis quelques jours, elle s'était construit un abri avec les coussins du salon chez sa mère, comme dans le temps où elle écoutait les petits bons-hommes à la télé le samedi matin. Ce soir-là, elle nous a dit : 43

« Tout est si compliqué », et nous avons hoché la tête comme pour dire oui, hélas ! Mais nous pensions : tu as échoué. Nos lèvres n'auraient jamais prononcé : « Tu as tout gâché », mais c'était écrit sur nos fronts et dans nos mains froides. Je ne l'ai pas serrée dans mes bras.

Par chance, nous avions beaucoup de desserts, trois ou quatre sur la table pour étirer le temps, manger beaucoup. La voix de Yannick était devenue aiguë, il était soûl. Ma main sur le couteau a découpé la tarte, je me concentrais sur mon geste, pour ne pas frapper Yannick, pour ne pas lui dire qu'à ce moment précis, il n'était plus rien pour moi. Rachel et Jean-François se tenaient les mains. Je sentais leur désapprobation. J'étais dégoûtée d'eux quatre, tous ensemble, franchement étonnée de découvrir ces gens-là chez moi. J'ai regardé mon tronc et mes jambes avec le même détachement. Je voyais mon corps se séparer de ma voix. Il me semblait que je flottais quelque part, dans la ruelle, au-dessus des cours, sur chaque balcon. Tous les yeux de nos voisins devenaient mes yeux. Plus loin, plus haut. Nous voir ainsi m'a donné envie de dormir.

J'entendais vaguement Yannick et Jean-François débattre de la pertinence d'aller travailler une semaine près de Tijuana, au Mexique, à la construction de maisons de fortune pour les enfants d'un orphelinat. C'était le projet de vacances de Jean-François.

Leurs voix me parvenaient de loin, se déformaient dans mon oreille. « Charité », « système », « ouverture », « illusion », « bras croisés ». Je ne comprenais pas de quoi il s'agissait. Ce qu'ils prétendaient défendre. Nous étions là à nous empiffrer, au cœur d'une grande ville nord-américaine, avec nos vêtements Made in China. Toutes paroles vaines. Damnées.

« Révolution », « réaliste », « résigné ».

Mon esprit parcourait la ruelle de bout en bout, les sacs d'ordures éventrés, les jardins maigrichons, les vélos rouillés, les chaises défoncées. Il n'y avait que ça à voir et à discuter. Et encore. Jean-François s'était trompé, avait inversé les données :

nous sommes coupables, même si nous ne savons rien. Je voulais leur dire, mais je tombais de fatigue.

Yannick avait perdu le débat, je le voyais hésiter, répéter un mauvais argument, puis retraire vers sa coupe de vin. Jean-François souriait tranquillement. Rachel passait sa main dans son dos.

Il faisait très noir, j'avais éteint la lampe extérieure pour éloigner les insectes. On était tous plus ou moins soûls. Les voisins étaient rentrés se coucher. Je sentais toujours leur regard sur ma nuque, mais je me concentrais sur le visage de Yannick, à côté de moi, j'admirais son profil dans l'obscurité. Son regard était doux. J'avais envie de lui. J'avais hâte que les autres partent, on pourrait faire l'amour. C'est toujours mieux dans cet état-là. Nos sens sont plus aiguisés, on se touche pour vrai.

Mais Rachel semblait fébrile, elle ne voulait pas s'en aller. Elle a demandé si elle pouvait en raconter une petite dernière. Il nous faudrait dormir là-dessus.

« La semaine passée, j'ai accouché une patiente, son bébé était mort depuis une semaine. Elle et son mari le savaient, mais il fallait qu'elle l'accouche quand même, ça n'arrive pas très souvent, mais on fait tout ce qu'il faut à l'hôpital pour les aider. Je suis arrivée juste à temps pour cueillir le bébé et, dans ces cas-là, on essaie de sortir l'enfant sans que les parents puissent le voir. La mère était très médicamentée, mais le père était juste à côté. J'ai voulu cacher le bébé et je devais à la fois sortir le cordon et m'occuper de la déchirure. On était une équipe réduite cette nuit-là, alors j'ai déposé un instant le corps dans une poubelle vide qui était près de moi. Une poubelle avec un bébé dedans, vous voyez, un bel enfant normal, un peu bleuté, magnifique, il avait l'air vivant, il n'était pas vivant. On a lavé et emmailloté l'enfant et ils ont pu le bercer. J'ai fait ce que j'avais à faire, et très bien, et après je suis rentrée. J'étais de garde, mais aucune autre patiente n'était assez avancée dans le travail. Une fois dans l'auto, j'ai presque pleuré. Je suis habituée, mais des fois, ça ne prend pas grand-chose, c'est comme si je me déshabituais. »

Quelqu'un a toussé, s'en est suivi une remarque sur l'influenza, je ne me rappelle plus. Il y avait enfin quelque chose qui éclatait dans ma tête. Tous ces mots étaient tellement vrais, je me suis dit que j'avais presque oublié ce que c'était. J'avais quitté la ruelle, les cours, les balcons, les yeux de mes voisins, j'étais revenue dans ma chaise et je reconnaissais mon tronc, mes jambes. J'aurais voulu prendre Rachel dans mes bras. Mon verre tremblait, j'ai répandu tout ce qui restait de vin sur ma robe et je me suis mise à pleurer. Personne n'a bougé. Une vague de tendresse semblait nous avoir engloutis tous les cinq.

Yannick et moi avons reconduit nos amis à la porte. Nous avons continué de parler dans l'entrebâillement, tentative désespérée de retenir une chose impossible à nommer, ce sentiment de ne pouvoir nous passer les uns des autres, même si on ne se le dirait jamais comme ça, de cette manière-là. Ils sont sortis. Yannick et moi étions exténués. Nous nous sommes déshabillés, nous sommes étendus sur le lit. Tout était silencieux, il faisait noir, ça faisait du bien.

Nous nous sommes serrés dans nos bras. C'est tout ce qu'il nous reste. Même si c'est peu. Même si ça ne nous sauvera pas.